

collection dirigée par Xavier MERLIN

METHOD' Philo

Spécial méthode

la dissertation
et l'explication de texte



Jérémy CARON

collection dirigée par Xavier MERLIN

METHOD' Philo

Spécial méthode

la dissertation
et l'explication de texte

Jérémy Caron



Collection METHODIX

Retrouvez tous les titres de la collection et des extraits sur www.editions-ellipses.fr



Mise en pages : Soft Office

ISBN 9782340-117846

Dépôt légal : juillet 2026

©Ellipses Édition Marketing S.A.

8/10 rue la Quintinie 75015 Paris



Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editions-ellipses.fr

*À mes professeurs,
À mes élèves,*

À Julie

Présentation générale de l'ouvrage

Préambule

Les épreuves de philosophie font l'objet de toutes les spéculations. Pour certains, il faudrait un talent particulier réservé à quelques élus, pour d'autres, il s'agirait d'appliquer une technique (la fameuse thèse/antithèse/synthèse) voire, pour quelques-uns enfin, l'exercice serait purement subjectif et dépendrait de l'avis ou de l'humeur du correcteur.

Si chacun y va de son anecdote au sujet de cet exercice emblématique du baccalauréat, la réalité est à la fois plus simple et exigeante. Simple, car comme pour tout exercice institutionnel, il existe un ensemble de méthodes pour organiser son brouillon et sa pensée, et mobiliser judicieusement la «*culture philosophique initiale*»¹ que les élèves ont acquise durant l'année de terminale. Nul talent et nulle inspiration ne sont nécessaires pour réussir l'exercice : tout au contraire, comme tout examen ou concours, il faut en connaître les règles, s'y tenir d'une certaine manière et s'y entraîner régulièrement. L'épreuve est néanmoins exigeante, car la méthode n'est pas une technique qu'il suffirait d'apprendre par cœur pour réussir à «tous les coups» l'exercice. **En philosophie, on évalue en effet la capacité de l'élève à mener par lui-même une réflexion, non pas purement personnelle, mais appropriée à la question posée en mobilisant sa culture philosophique.** Chaque sujet nécessite donc un effort de réflexion nouveau pour prendre au sérieux l'originalité de la question sans la rabattre sur un plan-type ou un cours vaguement similaire.

Cet ouvrage n'a donc pas la prétention de révéler aux élèves les «secrets» pour réussir l'exercice sans effort ou en peu de temps, ce qui serait une pure illusion, mais seulement de leur montrer la manière dont la réflexion philosophique se structure autour de piliers qu'il faut apprendre à maîtriser pour penser par soi-même.

C'est pourquoi cet ouvrage expose les principes généraux de la dissertation et de l'explication de texte en mobilisant des «méthodes» et des exemples pour illustrer la manière dont la généralité des conseils peut s'appliquer concrètement aux sujets.

Le programme de philosophie s'articule autour de **notions, d'auteurs et de repères** qu'il faut connaître pour repérer le champ thématique des sujets du baccalauréat et apprendre à penser avec rigueur.

1. Selon l'expression du Bulletin officiel du 25 juillet 2019.

Modalités des épreuves du baccalauréat

Le baccalauréat de philosophie comprend le choix entre trois sujets :

- Deux dissertations sous la forme d'une question.
- Une explication de texte d'une longueur comprise entre 25 et 40 lignes.

Les **trois sujets** portent sur une **notion différente du programme** et l'**auteur** du texte appartient nécessairement à la **liste des philosophes du programme**.

L'épreuve dure **quatre heures** et est **coefficientée 8** pour les séries générales.

Notions

Le programme de philosophie pour la série générale est constitué de **dix-sept notions** données par ordre alphabétique et accompagnées de trois perspectives qui les encadrent et orientent.

LES NOTIONS

L'art – Le bonheur – La conscience – Le devoir – L'État – L'inconscient – La justice – Le langage – La liberté – La nature – La raison – La religion – La science – La technique – Le temps – Le travail – La vérité

LES PERSPECTIVES

- L'existence humaine et la culture.
- La morale et la politique.
- La connaissance.

Si les exigences de la philosophie en terminale ne sont pas comprises, un tel programme peut paraître intimidant tant il est vrai que les combinaisons de notions dans la formulation des sujets sont nombreuses.

Cependant, il ne s'agit pas de parvenir à deviner les sujets qui tomberont le jour de l'examen mais à mobiliser vos connaissances pour répondre à l'un des trois sujets. S'il est inutile donc d'apprendre par cœur vos leçons, vous devez cependant **apprendre et maîtriser les problèmes que les notions posent et les conceptualisations que les auteurs en ont fait tout au long de l'histoire de la pensée**. Il va sans dire que l'exercice demande de la part de l'élève un travail régulier et rigoureux tout au long de l'année.

Auteurs

Le programme comporte plus de quatre-vingts auteurs. Comme pour les leçons, il y a peu de chance que vous tombiez sur un extrait déjà étudié en classe le jour de l'examen. **Il n'est de toute façon pas attendu que vous récitiez la doctrine de l'auteur dans votre composition.**

Tous ces philosophes s'inscrivent dans une tradition philosophique et se répondent sur les notions du programme, en prétendant résoudre les problèmes légués par l'histoire de la pensée.

Les présocratiques ; Platon ; Aristote ; Zhuangzi ; Épicure ; Cicéron ; Lucrèce ; Sénèque ; Épictète ; Marc Aurèle ; Nāgārjuna ; Sextus Empiricus ; Plotin ; Augustin ; Avicenne ; Anselme ; Averroès ; Maïmonide ; Thomas d'Aquin ; Guillaume d'Occam.

N. Machiavel ; M. Montaigne (de) ; F. Bacon ; T. Hobbes ; R. Descartes ; B. Pascal ; J. Locke ; B. Spinoza ; N. Malebranche ; G. W. Leibniz ; G. Vico ; G. Berkeley ; Montesquieu ; D. Hume ; J.-J. Rousseau ; D. Diderot ; E. Condillac (de) ; A. Smith ; E. Kant ; J. Bentham. G.W.H. Hegel ; A. Schopenhauer ; A. Comte ; A.-A. Cournot ; L. Feuerbach ; A. Tocqueville (de) ; J.-S. Mill ; S. Kierkegaard ; K. Marx ; F. Engels ; W. James ; F. Nietzsche ; S. Freud ; E. Durkheim ; H. Bergson ; E. Husserl ; M. Weber ; Alain ; M. Mauss ; B. Russell ; K. Jaspers ; G. Bachelard ; M. Heidegger ; L. Wittgenstein ; W. Benjamin ; K. Popper ; V. Jankélévitch ; H. Jonas ; R. Aron ; J.-P. Sartre ; H. Arendt ; E. Levinas ; S. de Beauvoir ; C. Lévi-Strauss ; M. Merleau-Ponty ; S. Weil ; J. Hersch ; P. Ricoeur ; E. Anscombe ; I. Murdoch ; J. Rawls ; G. Simondon ; M. Foucault ; H. Putnam.

Repères

Les repères au programme sont constitués de **concepts et termes distinctifs** qui vous aident à structurer votre problématisation et votre argumentation. Souvent hérités de la tradition philosophique, ce sont de **précieux outils pour nuancer et approfondir votre réflexion.**

Absolu/relatif – Abstrait/concret – En acte/en puissance – Analyse/synthèse – Concept/image/métaphore – Contingent/nécessaire – Croire/savoir – Essentiel/accidentel – Exemple/preuve – Expliquer/comprendre – En fait/en droit – Formel/matériel – Genre/espèce/individu – Hypothèse/conséquence/conclusion – Idéal/réal – Identité/égalité/différence – Impossible/possible – Intuitif/discursif – Légal/légitime – Médiat/immédiat – Objectif/subjectif/intersubjectif – Obligation/contrainte – Origine/fondement – Persuader/convaincre – Principe/cause/fin – Public/privé – Ressemblance/analogie – Théorie/pratique – Transcendant/immanent – Universel/général/particulier/singulier – Vrai/probable/certain

■ Exemple : légal et légitime

Le couple légal et légitime peut permettre d'interroger la relation entre la politique et la morale (sont-elles la même chose ou différentes ? L'une est-elle fondée sur l'autre ?). Si les deux désignent couramment ce qui est juste, selon la loi ou la conscience morale, pourtant, force est de constater que tout ce qui est légal n'est pas nécessairement légitime. Antigone se révolte contre la décision politique de Créon de ne pas enterrer son frère Polynice, au nom de la justice « divine » dans la pièce éponyme de Sophocle. Il y a donc là un premier conflit entre la morale (le bien) et la politique (le bien commun), entre ce qui est légitime et ce qui est légal.

Pourtant, la loi politique semble elle aussi avoir une marge d'autonomie vis-à-vis de ce qui est moralement acceptable. Ainsi, en prenant sa décision de refuser la sépulture à Polynice, Créon prétend-il agir au nom des intérêts supérieurs de la cité, notamment le maintien de l'ordre et de la paix¹. Son action ne fonde pas sa décision sur un intérêt arbitraire et tyrannique, car il aurait en vue le bien commun de la cité pour éviter la division et la guerre civile².

On le comprend donc, le couple légal/légitime permet d'approfondir la notion de « justice » en interrogeant sa double dimension morale et politique, indissociable et pourtant potentiellement contradictoire.

1. Jean Anouilh a réécrit la pièce de Sophocle au lendemain de la Seconde Guerre mondiale en 1946 et met en scène la tragédie qui se noue entre Créon et Antigone, tous deux ayant de bonnes raisons d'agir comme ils le font.
2. Cf. à ce sujet, le texte de Machiavel dans la section « exercices d'entraînement à l'explication de texte ».

Première partie

La dissertation

LES TROIS PILIERS DE LA DISSERTATION : ANALYSER, PROBLÉMATISER ET RAISONNER

Méthode 1 : Quels sont les attendus généraux de la dissertation ?

Le sujet de dissertation du baccalauréat comporte nécessairement une ou deux notions au programme sous la forme d'une question. **Il s'agit pour le candidat de proposer une réflexion problématisée, organisée et cultivée au sujet de l'examen.**

Réciter son cours ou exposer son avis personnel selon ses convictions profondes ou du moment reviendrait à se tromper sur la nature du baccalauréat de philosophie. L'élève doit construire une étude approfondie de la question en interrogeant ses significations et relativiser la réponse commune qui lui vient immédiatement à l'esprit, pour saisir toute la complexité et les enjeux du sujet. Il faut avoir un « regard neuf » et se détacher d'idées toutes faites pour prendre à bras-le-corps la difficulté intrinsèque du sujet.

Comme tout exercice scolaire, la dissertation de philosophie répond à certaines règles qui servent de cadre à l'évaluation. Ne pas les respecter, aussi minimales soient-elles, expose le candidat à une note passable voire très mauvaise. Les correcteurs attendent en effet à retrouver dans chaque copie, non pas un contenu en particulier, mais une structure de réflexion : **une analyse et problématisation du sujet et un développement qui construit patiemment et rigoureusement un raisonnement complexe et rigoureux qui répond à la question posée.**

Ces trois éléments se retrouvent formellement dans la copie avec une introduction qui problématise le sujet, un développement dialectique qui construit en trois temps un raisonnement cohérent et une conclusion qui apporte une réponse définitive mais nuancée au problème initial.

Dissenter ce n'est donc être ni mystérieusement inspiré ni réciter un cours qu'on aurait appris par cœur ! Il s'agit au contraire de réfléchir à la réponse immédiate qui nous vient à l'esprit en lisant le sujet, la fonder et l'interroger.

La dissertation est fondée sur trois piliers que cet ouvrage vous propose de travailler : **l'analyse du sujet**, la **problématisation** et la **construction d'un raisonnement cohérent, rigoureux et progressif**. Dans les chapitres qui suivent cette section, nous étudierons chacune de ces trois grandes étapes de la dissertation.

Chapitre 1

ANALYSER LE SUJET

Il faut, dit Socrate, imaginer des hommes enchaînés de la tête aux pieds dans une caverne, prenant les ombres d'objets projetées sur la paroi pour les objets eux-mêmes. Ces hommes, ignorant leur ignorance, «*nous ressemblent*»¹. Si ces prisonniers sont semblables à nous, c'est que, comme eux, nous serions spontanément victimes d'une illusion et prendrions pour vrai et évident ce qui *semble* seulement l'être.

Nous aurions ainsi tendance à considérer comme vraies et évidentes des opinions auxquelles personne n'a vraiment réfléchi. Ces opinions ne sont pas synonymes d'avis plus ou moins personnels, que nous brandissons parfois comme un droit absolu à dire ce que l'on pense («c'est mon opinion!»). Elles désignent au contraire des idées toutes faites et impensées qui s'imposent pourtant comme vraies et évidentes pour la plupart d'entre nous, sans que nous soyons capables de les justifier.

Dès son origine, la philosophie se définit donc comme une réflexion – au sens de prise de conscience et d'interrogation – sur le bien-fondé de l'opinion commune².

Dès lors, la première étape de **l'analyse de la dissertation philosophique** consiste à découvrir **les présupposés du sujet** par rapport à l'opinion commune et à **définir les notions et termes secondaires de la question**.

Par conséquent, analyser un sujet de philosophie consiste à :

- Mettre au jour les présupposés.
- Définir les notions et les termes secondaires.
- Identifier toutes les dimensions du sujet.

Les méthodes qui suivent s'attacheront à expliquer chacune de ces étapes de l'analyse.

1. Platon, *La République*, Livre VII.

2. François Châtelet, *Platon*, 1965 : « Commencer à philosopher, c'est, de prime abord, mettre en question non pas seulement le contenu divers des *opinions* – celles-ci font apparaître si pratiquement leurs contradictions qu'elles se ruinent d'elles-mêmes – mais encore le statut d'une existence qui croit qu'*opiner* c'est *savoir* et qu'il suffit d'être *certain* pour prétendre à être *vrai*. »

Méthode 2: Comment mettre au jour les présupposés du sujet?

Les présupposés désignent tout ce qui est impliqué de manière implicite dans la formulation du sujet. Pour les mettre au jour, il suffit de transformer la question en affirmation et d'analyser tout ce qu'elle contient comme suppositions de sens. Les présupposés sont essentiels à l'analyse du problème et au raisonnement qui suivra, puisque le travail philosophique consiste à les justifier et les interroger dans le développement.

Il s'agit, quelle que soit l'orientation du sujet, d'interroger les présupposés par rapport à l'opinion commune. Un faux départ dans l'analyse du sujet consisterait à s'élever immédiatement vers une abstraction conceptuelle, en se plaçant directement sur le terrain de l'histoire des concepts de la philosophie. Il faut, au contraire, absolument partir de la concrétude des idées communes pour mieux s'en abstraire et en sonder la validité.

■ Exemple: «La technique nous libère-t-elle de la nature?»

Le sujet implique un présupposé fort: si la technique nous libère de la nature, cela signifie que cette dernière nous prive de liberté. La question suppose ainsi une certaine conception de la liberté comme indépendance à l'égard de la nature. Nous serions d'autant plus libres que nous maîtriserions plus fortement la nature, par exemple grâce à la science et la technique.

C'est un présupposé moderne qui s'impose comme une évidence pour l'opinion commune. Il faut le relever et le questionner dès l'analyse au brouillon du sujet.

■ Exemple: «Peut-on s'accorder sur ce qui est juste?»

La question mise à l'affirmative signifie: «on peut s'accorder sur ce qui est juste». Cette affirmation implique trois présupposés qu'il faut relever dans l'introduction et développer dans le corps du développement:

- *Il y aurait une diversité voire un conflit possible des conceptions des devoirs moraux, puisqu'on s'accorde toujours sur fond de désaccord possible. Le sujet acte donc un possible différend moral, difficilement surmontable. C'est ce que le sociologue Weber nomme «la guerre des dieux»¹ qui acte par ces termes une concurrence de valeurs qui peut être vécue comme irréductible entre les valeurs des hommes dans les sociétés modernes. Avec «le désenchantement du monde», la tradition ou la religion n'unifie plus ce que l'on doit faire au nom de valeurs absolues (Dieu par exemple).*
- *Cependant, le sujet implique dans le même mouvement que l'on aurait la possibilité de s'accorder sur une conception du bien, malgré nos divergences*

1. Weber, *Le Savant et le Politique*, Plon, 1921.

morales et la pluralité des mœurs. Il y aurait donc en l'homme la possibilité de définir avec les autres ce qui est vraiment juste. Le sujet a donc, entre autres éléments, une dimension politique. Il faut ici se demander comment c'est possible.

- *Mais alors, pourquoi faudrait-il nécessairement s'accorder sur ce qui est juste ? Si l'accord est spontanément valorisé entre les hommes en raison de l'unité qu'il permettrait, peut-être existe-t-il différentes formes d'accord et de désaccord, et tout accord n'est peut-être pas bon à trouver. Le désaccord, selon certaines modalités qu'il faut approfondir (dissensus et non conflit), a peut-être des vertus qu'il serait utile d'interroger.*

Ce sont ces trois présupposés qui proviennent du verbe « s'accorder » et du « peut-on » qu'il faut relever et analyser pour répondre au sujet :

- *Pourquoi y a-t-il désaccord ?*
- *Peut-il être dépassé et de quelles manières ?*
- *Pourquoi faudrait-il s'accorder ?*

Méthode 3 : Comment définir les notions et les termes du sujet ?

Il n'y a pas de bonne dissertation sans une analyse des notions et termes du sujet. C'est cette dernière qui vous permet de saisir le caractère problématique de la question posée.

Pour analyser les termes, il faut d'abord repérer les notions du programme qui apparaissent dans le sujet. Ce sont les termes les plus importants sur lesquels vous devez concentrer avant tout votre analyse. Si le sujet a plusieurs notions dans son intitulé, l'ordre d'apparition indique leur degré d'importance.

- Par exemple, pour le sujet « *le temps qui passe nous empêche-t-il d'être heureux ?*¹ », il faut considérer que le temps est la notion-pivot à partir de laquelle vous articulez la question du bonheur.
- Si la notion est implicite, comme dans le sujet suivant : « *discuter, est-ce renoncer à la violence ?* »², il vous faut, dès l'analyse, expliciter la notion convoquée par le sujet : il s'agit ici du « langage ».

Une fois ce travail de repérage effectué, il faut procéder à leur analyse, c'est-à-dire à leur définition provisoire selon le sens commun. Le propre d'une notion est d'être en effet polysémique : les mots peuvent prendre plusieurs sens possibles et poser des problèmes selon l'interprétation qu'on leur donne et les contextes dans lesquels ils s'inscrivent.

1. Je vous renvoie au corrigé de cette dissertation dans la section « exemples de dissertations ».

2. Ce sujet est analysé dans la section « exercices d'entraînement à la dissertation ».

Ces définitions provisoires des notions se fondent sur l'usage courant et irréfléchi des termes. Effectivement, si les notions du programme sont connues de tous et utilisées couramment, c'est bien que nous sommes implicitement d'accord sur un sens vague ou général, rendant possible de fait la communication entre nous. En aucun cas vous devez partir d'un concept philosophique qui limitera nécessairement le traitement du sujet.

Pour définir les notions du sujet, il faut partir du sens commun en vous appuyant sur l'usage ordinaire du mot et ses distinctions. Pour bien développer ce sens ordinaire, aidez-vous :

- Des **contextes et pratiques** dans lesquels on emploie un terme. Pensez **aux exemples et à leurs points communs**.
- Du **sens figuré et littéral** d'une expression qui reprend la notion du sujet.
- De ses **antonymes et synonymes** pour distinguer, nuancer et approfondir le sens commun.
- De son **étymologie** si vous la connaissez. Il peut être intéressant de connaître celle des notions du programme, même si ce n'est en aucun cas synonyme de « vrai sens ».

Puis, après avoir trouvé le sens commun des termes importants, appliquez-le au sujet et voyez les significations que peut prendre la question. Vous pourrez ainsi donner une épaisseur de sens au sujet.

■ Exemple : « La technique n'est-elle pour l'homme qu'un moyen ? »

La technique est un terme polysémique. Étymologiquement, la technique désigne une habileté, un savoir-faire (τέχνη en grec ancien). Dans la vie de tous les jours, elle est effectivement synonyme de savoir-faire : il y a des techniques de combat, de drague ou pour réussir le baccalauréat. Le technicien est celui qui possède un art, comme l'ébéniste maîtrise l'art de travailler le bois. L'incompétent est ignorant, il ne sait pas comment faire.

Mais la technique désigne aussi l'ensemble des objets que nous utilisons au quotidien. Un téléphone, une voiture et un ordinateur sont par exemple des objets techniques. Dans ce second sens, les objets techniques sont des objets d'art qui s'opposent aux choses naturelles, puisqu'ils sont le résultat d'une transformation de la matière par l'homme.

Quant au moyen, celui-ci désigne un intermédiaire qui sert à la réalisation d'une fin, c'est-à-dire d'un but. Par exemple, le marteau est un moyen qui sert à marteler des clous. Un moyen est donc un intermédiaire dont la valeur réside dans ce qu'il permet de faire, c'est-à-dire dans autre chose que lui-même qui le conditionne. Un marteau cassé n'est plus un moyen, car il ne peut plus enfoncer de clous. Il devient une chose inutile à jeter ou à réparer.

En ce sens, le sujet nous interroge sur le statut des objets que nous produisons et utilisons : sont-ils des instruments de notre volonté ou peuvent-ils imposer leur propre fin ?¹

1. Pour le détail de cette dissertation, je vous renvoie à la correction du sujet « La technique n'est-elle pour l'homme qu'un moyen ? »

Par conséquent, pour définir les termes et identifier leur polysémie, nous avons utilisé :

- *L'étymologie.*
- *Des exemples.*
- *Des synonymes.*
- *Des antonymes.*

Puis, nous avons appliqué ces définitions au sujet lui-même pour le rendre plus intelligible.

Méthode 4 : Comment définir les termes secondaires du sujet ?

Les autres termes du sujet sont également importants, car ils orientent d'une certaine manière la question et les enjeux qu'elle pose. Tout d'abord, il faut tenir compte des verbes exprimant une certaine modalité d'action :

- « Peut-on » a trois sens : il désigne une capacité technique ou physique ; une possibilité logique ; une légitimité morale.
- « Doit-on » a deux sens : il désigne soit un simple conseil pour atteindre un certain but (on doit travailler rigoureusement pour obtenir une mention au bac) soit un impératif qui formule un devoir moral absolu (on ne doit pas tuer).
- « Faut-il » désigne aussi soit un conseil soit un impératif.

Les verbes choisis dans le sujet ne sont pas non plus anodins, puisqu'ils portent en eux plusieurs connotations dont vous devez tenir compte pour analyser le sujet.

Soyez attentif également aux pronoms utilisés. Les analyser peut s'avérer utile par exemple dans une sous-partie ou dans le troisième moment de votre réflexion, car ils peuvent porter sur une dimension politique et comporter des nuances intéressantes (qui est ce « nous » dans un sujet par exemple).

■ Exemple : « Peut-on échapper au temps ? »

Si on échappe communément à un danger ou à un mal (on échappe à son agresseur par exemple), alors cela signifie que, dans le sujet « peut-on échapper au temps », le temps est aussi identifié à une menace.

C'est à vous, à partir de ce travail de définition du verbe (on part d'un exemple, on le met en contexte et on l'applique à la notion du sujet), de justifier cette identification du temps à un danger avant d'en montrer les limites. Par exemple, vous pouvez justifier cette idée en montrant que la mort est communément un mal avant d'interroger les conditions d'une telle affirmation¹.

Méthode 5 : Comment identifier toutes les dimensions du sujet ?

Par dimension, il faut entendre les différents aspects d'une question, qu'ils soient épistémologiques (science), politiques et moraux, ou encore existentiels et culturels. Une des erreurs dans l'analyse d'un sujet consiste à laisser de côté toute l'étendue du sujet en le rabattant sur une autre question ou en ne tenant compte que d'une seule dimension du sujet.

Les perspectives présentes dans le programme² vous aident à élargir votre analyse du sujet et à prendre en compte de toutes les dimensions impliquées par la question.

■ Exemple : « Faut-il considérer le vivant comme une machine ? »

L'erreur dans ce type de sujet consisterait à réduire l'analyse à sa seule dimension épistémologique, en se demandant si le vivant peut s'expliquer par le modèle du mécanisme, sans tenir compte de la dimension morale et éthique d'une telle question. Car, si considérer le vivant comme une machine peut être source de connaissances pour comprendre, par exemple, le fonctionnement d'un organisme, est-ce pour autant légitime de le traiter comme une simple machine, sans sentiment et sensibilité ?

Pour cet exemple, il faut donc tenir compte des dimensions épistémologiques mais aussi morales et politiques du sujet.

1. Cf. Le corrigé « Le temps qui passe m'empêche-t-il d'être heureux ? »

2. Voir la rubrique « notions » de cet ouvrage.

Chapitre 2

PROBLÉMATISER LE SUJET

Méthode 6 : Qu'est-ce qu'un problème ?

L'analyse des présupposés et la définition des notions et des termes permettent de problématiser le sujet, c'est-à-dire de montrer en quoi la question qui nous est posée comporte en elle-même une difficulté qui nous empêche d'y répondre simplement. Comme Socrate avait l'habitude de mettre dans l'embarras¹ ses interlocuteurs, c'est-à-dire de les faire douter de l'évidence de la *doxa*, au point qu'ils ne savaient plus quoi répondre à ses interrogations², vous devez également être embarrassé par le sujet.

Le problème, du grec ancien *problêma*, désigne en premier lieu l'obstacle qui nous empêche littéralement d'avancer comme un rocher peut barrer la route d'un randonneur. **C'est exactement la même chose en philosophie : le problème désigne une difficulté théorique qui nous empêche de répondre de manière satisfaisante à la question posée.** Seulement, il ne s'agit pas, comme pour le randonneur contrarié par la présence du rocher d'annuler sa sortie, mais de le prendre comme appui pour « voir plus loin ». En ce second sens, le *problêma* désigne un promontoire qui permet d'approfondir la réflexion pour dépasser les apparences.

Il faut donc à la lecture de chaque sujet penser au problème qu'il implique. Il ne faut pas avoir immédiatement en tête un développement possible en fonction de certaines parties du cours que vous maîtrisez, car ce serait passer à côté de la particularité du sujet, c'est-à-dire de son problème propre. Vous devez « avoir le sens du problème » selon l'expression de Bachelard pour atteindre le moment réflexif où la contradiction du sujet semble telle qu'elle paraît insurmontable.

1. En grec *aporia* signifie impasse, difficulté et a donné aporie (problème sans solution apparente).
2. Comme le relève Ménon dans son échange avec Socrate au sujet de la définition de la vertu : « Socrate, j'avais entendu dire, avant même de te rencontrer, que tu ne fais rien d'autre que t'embarrasser toi-même et mettre les autres dans l'embarras. Et voilà que maintenant, du moins c'est l'impression que tu me donnes, tu m'ensorcelles, tu me drogues, je suis, c'est bien simple, la proie de tes enchantements, et me voilà plein d'embarras ! » Platon, Ménon, GF.

Méthode 7 : Comment problématiser ?

Une fois que vous avez analysé les présupposés, repéré et défini les termes importants du sujet selon le sens commun, alors vous pouvez problématiser le sujet.

Il y a deux façons possibles de problématiser un sujet :

- **La première manière de problématiser consiste à mettre au jour la contradiction inhérente à la formulation de la question, par l'association de deux termes qui, apparemment, s'excluent mutuellement et se contredisent.** Pour ce type de problématisation, il faut définir les propriétés des termes importants du sujet et voir dans quelle mesure l'un exclut l'autre par définition.
- **La deuxième manière de problématiser – parfois plus simple – consiste à montrer que la réponse au sujet implique deux réponses contradictoires dont la valeur argumentative ou l'évidence semble pourtant égale.** Il faut donc que toute votre analyse du sujet soit tendue vers cette problématisation.

La problématique que l'on trouve dans l'introduction¹, peut prendre la forme soit :

- D'une **contradiction** formulée par « ... *alors que* ... ».
- D'une **alternative** « *ou bien ... ou bien ...* ».
- D'une **suite cohérente de questions**.

■ Exemple : « Faut-il avoir peur du développement technique ? »

L'analyse du sujet pourra déboucher sur la difficulté suivante : si le développement technique désigne l'amélioration continue des objets techniques par l'homme qui les imagine, les planifie et les réalise de ses mains, alors il semble contradictoire d'en avoir peur. En effet, nous avons peur d'une chose que nous ne maîtrisons pas et qui menace notre vie (comme un virus avant la mise au point d'un vaccin), et non d'une chose que nous produisons, c'est-à-dire dont nous sommes à l'origine.

Pourquoi dès lors avoir peur du développement technique alors qu'il s'agit d'une production par et pour les hommes ? Mais alors, est-ce à dire qu'il serait absolument irrationnel d'en avoir peur ?

Cette problématisation est donc construite sur une contradiction entre deux définitions :

- Celle du développement technique comme objets pensés, construits et améliorés par l'homme.
- Celle de la peur comme sentiment face à un objet ou un être qu'on ne maîtrise pas.
- Or, comment pourrait-on avoir peur d'un objet qu'on maîtrise puisqu'on le fabrique ?

1. Cf. la section suivante pour le détail : « organiser sa dissertation »

■ Exemple : « Être libre, est-ce faire tout ce que l'on désire ? »

Dans ce sujet, c'est le sens commun de liberté que l'on interroge directement. En effet, couramment, la notion de liberté peut se définir comme la capacité de faire tout ce que l'on désire. Il s'agit ici d'une définition que nous acceptons tous et que nous identifions à l'indépendance : subir le moins possible de contraintes en faisant ce que l'on désire.

*Pourtant, si nous approfondissons le terme de désir, une première difficulté apparaît : si désirer c'est chercher à posséder ce que l'on n'a pas ou à être ce que l'on n'est pas, force est de constater que nous n'en sommes pas à l'origine. Des désirs s'imposent à nous plus ou moins consciemment et plus ou moins puissamment, comme l'a bien compris le marketing contemporain qui nous sature d'objets à posséder. Désirer, c'est donc semble-t-il être dans une position de passivité à l'égard d'un objet qui nous captive par sa puissance propre (on ne pense qu'à posséder l'objet désiré), contrairement aux besoins qui proviennent, par exemple, du sujet (on cesse de boire quand on n'a plus soif). Le problème apparaît ainsi clairement : comment le désir pourrait-il être source d'autonomie **alors qu'il** s'impose à moi de l'extérieur et me fascine par sa puissance propre ?*

Cette problématisation est donc construite sur une contradiction entre deux définitions :

- *Celle commune de la liberté comme capacité à faire ce que l'on désire, de manière indépendante.*
- *Celle du désir dont l'origine et la puissance me rendent dépendant.*

Méthode 8 : Comment mettre au jour les enjeux du problème ?

Toute question philosophique est urgente, c'est-à-dire qu'elle charrie avec elle un certain nombre d'enjeux qui compte pour l'homme et qu'on ne peut pas balayer d'un revers de main. **L'enjeu désigne littéralement ce qui est engagé par la question posée et nous oblige à prendre position en ayant le souci d'être conséquent, c'est-à-dire en considérant toutes les implications de notre raisonnement.**

Pour les cerner, il faut tenir compte des conséquences de notre raisonnement. Elles recoupent les quatre grandes perspectives que nous avons déjà travaillées : l'épistémologie (la connaissance et la science), morale (ce que l'on doit faire pour être juste), politique (qui concerne le vivre ensemble et l'exercice du pouvoir) et existentiel (ce qui concerne le fait de vivre) ; et les notions du programme.

■ Exemple : « Peut-on se fier à sa raison ? »

Si on ne peut pas se fier à sa raison, c'est-à-dire ne pas avoir confiance en notre faculté de juger du vrai et du faux, cela revient à dire que tout ce qui est démontré par la raison ferait l'objet d'une certaine dose de méfiance voire de défiance. Une théorie scientifique, construite patiemment et avec méthode par la faculté rationnelle, ne serait peut-être qu'une erreur encore ignorée dont il faudrait se méfier. L'enjeu ici serait de tomber dans une forme de scepticisme, voire de relativisme qui nous condamnerait à revoir la valeur de la vérité (n'est-elle par exemple qu'une illusion ?).

Cet enjeu issu d'une première analyse montre l'importance des implications d'une telle question. Il nous incite par ailleurs à questionner le sens commun, car après tout, la méfiance, si elle prend la forme du doute, est peut-être un élément moteur de la recherche de la vérité et plus généralement de toute entreprise rationnelle¹.

Le deuxième enjeu de la question est moral, puisque la raison ne démontre pas seulement pour expliquer théoriquement le monde, mais aussi pour bien agir. Or, à quoi faudrait-il s'en remettre pour agir justement si notre raison devient faillible et source d'erreurs² ? Faut-il s'en remettre à la tradition ou aux mœurs, c'est-à-dire à ce qui relève de la contingence, voire d'un simple rapport de pouvoir historique ? On tomberait alors dans une forme de relativisme moral : le plus fort imposerait sa conception de la justice.

Les enjeux de ce sujet sont donc épistémologiques et moraux, car les conséquences portent autant sur la valeur de vérité que sur celle de la justice.

1. Je vous renvoie à l'explication corrigée du texte de Popper.

2. Descartes développe ainsi une « morale par provision » en attendant de pouvoir fonder certainement, comme pour la métaphysique, l'action morale. Descartes, *Discours de la méthode*, troisième partie, GF, 1637.